

## LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 13 OCTOBRE 1888

## SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Stanislas Côté.—Sir A. P. Caron.—Honneur aux chauves, par Léon Famelart.—Primes du mois de septembre.—Le retour au pays, par P. Colonnier.—Frayeur.—Histoire d'une hirondelle.—La rose, le jasmin et le chêne.—Carnet de la ménagère.—Choses et autres.—Récréations.—Feuilletons.

GRAVURES : Portrait de Sir A. P. Caron.—Beaux-arts.—Frayeur.—Gravure du feuilleton.

## Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	-	-	-	\$50
2me "	-	-	-	25
3me "	-	-	-	15
4me "	-	-	-	10
5me "	-	-	-	5
6me "	-	-	-	4
7me "	-	-	-	3
8me "	-	-	-	2
86 Primes, à \$1	-	-	-	86
94 Primes	-	-	-	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.



Le vent d'automne passe,  
Emportant à la fois  
Les oiseaux dans l'espace,  
Les feuilles de nos bois ;  
Jours tièdes, brises molles  
Pour longtemps sont chassés.  
Valsez, dansez comme des folles,  
Pauvres feuilles, valsez, dansez.

Le premier couplet d'une romance de je ne sais plus quel compositeur, est plein d'actualité. Nous voici rendus à la saison des feuilles fanées, des pluies froides, des chemins boueux, des gelées blanches, pronostics de neige prochaine, des rhumes de cerveaux, des accès de goutte, mais aussi des longues veillées à la maison, des réunions au foyer, de la partie de cartes en famille, des soirées théâtrales, littéraires, musicales, etc., etc.

Après les longs jours et le soleil ardent, les longues veillées et le bec de gaz ou la lampe à pétrole ! Après le chant des rossignols, le chant des serins à la maison ; après la vie du dehors au grand air, la vie entre quatre murs de l'automne et de l'hiver—mais il ne faut pas être plus tristes que de raison : la Providence du bon Dieu n'a rien fait à demi ; à côté de l'amertume et de la tristesse, elle a placé le plaisir. Voyez plutôt ; d'abord l'occasion, ou si vous l'aimez mieux la nécessité, pour les maris un peu vagabonds, retenus plus souvent le soir à la maison par la crainte de contracter des rhumes ou des bronchites, de se réformer et surtout de se faire mieux aimer des enfants et de ..... l'épouse.

\*.\* Ce n'est pas tout ; si l'on veut varier un peu et si l'on n'est pas d'un naturel à passer toutes les veillées de la semaine à la maison, il y a les soirées musicales, les soirées littéraires, voire même les soirées dansantes soit chez ma dame une telle ou madame telle autre : tout cela est bon, moral et utile.

L'occasion est magnifique pour nos dames canadiennes de commencer à faire la concurrence au club, à la rue. Oh ! la rue, que de braves gens qui s'y gâtent ! La rue, la buvette et le petit club enfumé !

Mesdames, ouvrez vos salons et invitez les jeunes gens à venir chez vous ; invitez beaucoup ! A la longue cela vous coûtera moins cher que de ne pas inviter du tout.

\*.\* Il m'a été donné, dimanche dernier, d'être présent à la célébration de la fête patronale de l'Union des Commis-Marchands ; les citoyens de Montréal ont pu alors comme moi, admirer à loisir cette belle société à laquelle tous les jeunes commis canadiens-français devraient appartenir et qui leur offre de si précieux avantages sous le rapport intellectuel et sous le rapport matériel. "Instruisez-vous—leur a dit M. L. O. David au cours des remarques qu'il fut invité à faire à cette occasion—instruisez-vous, leur disait-il : nous avons bien, il est vrai, le pas dans les arts et les lettres sur les nationalités qui nous enserrent, mais nous n'occupons pas le rang que nous devrions occuper dans le commerce et l'industrie. Instruisez-vous, si vous voulez faire convenablement chacun votre part du travail nécessaire à l'amélioration de votre condition, au progrès du commerce et par suite à l'avancement du bien-être de la patrie. Instruisez-vous !"

C'est bien cela, messieurs les commis ; instruisez-vous, profitez de votre bibliothèque, assistez aux conférences que vous donneront des citoyens dévoués à vos intérêts, rendez-vous bien compte de ce qui se passe autour de vous dans le monde des affaires, de la finance et de l'industrie ; tâchez de savoir ce que valent les ressources de votre pays, et, délaissant ainsi par l'étude les sentiers de la routine, vous ferez atteindre au commerce canadien français le rang qu'il devrait occuper.

\*.\* Une autre société qui mérite également l'attention de la jeunesse, c'est le "Cercle Villamario." La série de ses réunions d'hiver est commencée et je sais que les membres de ce cercle sont déterminés à faire de nouveaux efforts pour attirer à eux autant de jeunes gens que possible ; tous les jeunes gens de Montréal, si cela se pouvait.

Et puis encore, il y a l'Union Catholique, où, chaque dimanche, durant la saison des neiges, se traitent des questions scientifiques ou historiques, ou morales ou religieuses dont beaucoup de jeunes gens peuvent tirer bon parti.

Avec les réunions des sociétés utiles comme celles que je viens de mentionner, on peut compter, pour se distraire pendant les veillées d'hiver, sur les livres ou le théâtre. Il ne manque pas de bons livres dans nos librairies ; mais de grâce, que l'on prenne donc la façon de se procurer autant que possible des livres signés par des compatriotes ; entre autres : l'histoire du Canada de F. X. Garneau, le plus beau monument élevé en l'honneur de la race française en Amérique ; et puis encore, les œuvres poétiques de Louis Fréchet, *les Fleurs Boréales*, *La légende d'un peuple*, etc. pour ceux qui aiment la poésie ; les *Canadiens de l'Ouest*, de Joseph Tassé, et *L'histoire des Canadiens-Français*, de Benjamin Sulte ; et puis encore, les ouvrages de l'abbé Casgrain, de Faucher de St-Maurice et de beaucoup d'autres écrivains mentionnés dans les catalogues de nos librairies canadiennes. Au reste, il y a des livres pour tous les goûts et pour tous les besoins ; profitez-en, à l'exception du roman toutefois dont il faut se défier. Je ne m'objecte pas au roman d'une manière absolue, mais règle générale je n'en suis pas friand ; c'est tout au plus si je fais exception en faveur des romans scientifiques de Jules Verne et de quelques feuilletons exceptionnels, comme, par exemple, ceux que le MONDE ILLUSTRÉ publie.

J'ai prononcé le mot théâtre il y a un instant ; malheureusement, à Montréal, nous n'avons que du cabotage quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent ; de sorte que je ne suis pas bien disposé à recommander ce genre de distraction. Cependant, je dois faire ici une exception. Coquelin, un des maîtres de la scène française, sera à Montréal dans quelques jours et donnera plusieurs représentations. Coquelin vaut la peine qu'on se dérange pour aller le voir et surtout pour l'écouter. Passe pour Coquelin ; nous pourrions mieux distinguer les vrais artistes après l'avoir entendu et réserver nos applaudissements pour ceux qui les méritent.

\*.\* La semaine a été pauvre en événements ; comment ne pas être indifférent à tout ce qui se passe autour de soi, avec une température enragée comme celle qui nous accable depuis un mois et au delà ? Les gens se noient, se tuent, se pendent ; ah ! bast, qu'est-ce que cela peut bien nous faire, il pleut ! Les États-Unis font résonner à nos oreilles les mots terribles d'annexion et de représailles ; eh oui ! mais il pleut matin et soir, et les représailles et l'annexion nous laissent froids. On dit que le successeur de l'ambassadeur actuel de l'Angleterre à Washington sera un Canadien-Français, et c'est même de Londres que nous vient cette ébouriffante nouvelle ; ça nous est bien égal ! il pleut à verse de l'eau, des rhumatismes, des rhumes de cerveau, des bronchites !

Un lot d'Italiens travaillant à la construction d'un chemin de fer nouveau se mettent en grève, par ce que les entrepreneurs leur volent leur salaire et s'enfuient de l'autre côté de la frontière ; pour calmer ces travailleurs, on leur envoie quelques centaines de soldats accompagnés de fourgons chargés de munitions. Ce n'est pas tout à fait suivant les règles immuables de la justice ; tout le monde devrait protester contre un pareil procédé, mais personne n'a le goût de le faire ; il pleut à ne pouvoir mettre le nez dehors ! L'Italie voudrait bien engendrer une chicane à la France, et les Français sont bien disposés à rosser les Italiens ; on pourrait lire des choses intéressantes à ce sujet dans les dépêches quotidiennes : la pluie, la sempiternelle pluie vous en ôte l'idée et vous ne pensez pas plus au fusil Lebel des Français que vous ne prêtez attention au vacarme que font dans nos rues les enfants du pays du macaroni avec leurs détestables pianos à manivelle ; il pleut ! et vous vous contentez de contempler d'un œil morne la belle boue qui couvre le pavé.

\*.\* On nous parle d'un carnaval pour l'hiver prochain ; ce n'est pas de refus. Comme de coutume chacun fournit son idée, son contingent au programme des fêtes proposées ; l'un veut avoir un édifice en glace représentant le Colisée de Rome ; un autre suggère de tenter à nouveau l'expérience de la tour de Babel ; celui-ci propose une cavalcade historique, cet autre un combat simulé entre deux troupes de volontaires. Pour ma part, je propose que les conférences de la Société de Saint-Vincent de Paul de la ville se concertent pour organiser une immonse fête de charité durant le carnaval ; de cette façon chacun aura part aux amusements de la semaine carnavalesque, le pauvre comme le riche.

\*.\* C'est en 1763 que fut signé le traité par lequel le Canada fut cédé à l'Angleterre par le roi très chrétien Louis XV. Il y a donc juste un siècle et quart que nous avons été livrés à nous-mêmes sur le continent américain ; nous avons fait beaucoup de chemin depuis.

Je me demande si nous serions où nous en sommes aujourd'hui, si la France fut restée maîtresse de nos destinées ?

Qui répondra à cette question ?

Stanislas Côté.

SIR ADOLPHE P. CARON

SIR A. P. CARON naquit à Québec, en 1843. Il fit ses études classiques au séminaire de Québec et son droit partie à l'Université Laval et partie à l'Université McGill. En 1865 il fut admis au barreau, et en 1879 il fut fait Conseil de la Reine. M. Caron est député au parlement fédéral depuis 1873 pour le comté de Québec. En 1880, il devint ministre de la milice.

Comme avocat, M. Caron se fit une belle réputation ; c'était un juriconsulte plein de ressources et doué d'une grande tenacité. Au parlement, il a également fait sa marque et s'il est arrivé, jeune encore, à la tête d'un ministère important,